

PEUT-ON RÉELLEMENT PARLER D'UN «SYSTÈME DE PRÉ-ÉCRITURE»
DE LA CULTURE DE VINČA ?

VLADIMIR DUMITRESCU

Dès les premières découvertes et fouilles de Turdaş et, ensuite, le long des années, dans beaucoup de stations de la culture Vinča-Turdaş, on a remarqué que, outre l'ornementation de la poterie et d'autres objets, certaines pièces étaient gravées de divers signes qui ne semblaient pas appartenir au décor proprement dit. Ces découvertes ont tout de suite suscité l'intérêt de tous les archéologues et ont donné lieu à plusieurs interprétations, parmi lesquelles, la plus souvent formulée considérait ces signes des «marques de potier». Toutefois, cette interprétation ne semblait pas satisfaisante, à cause de la variété des signes identifiés dans la même station et du fait que les mêmes signes se retrouvaient sur des objets des stations situées à une grande distance l'une de l'autre. D'autre part, cette interprétation ne tenait pas compte de la présence, parmi les signes de Turdaş, des silhouettes d'animaux, etc., qui ne pouvaient en aucun cas être simplement des «marques de potier», ayant plutôt l'aspect de pictogrammes.

Assez tôt après les premières découvertes de ces signes, on a cherché à établir des relations avec les signes incisés sur certaines pièces de Troie et même avec l'écriture linéaire A de Crète. Dernièrement, le problème a été compliqué par la découverte des tablettes de Tărtăria, que l'inventeur, le regretté N. Vlăssă, a mis en relation avec l'écriture sumérienne de la période Uruk-Djemdet Naşr de la Mésopotamie et, en même temps, l'ont déterminé à fixer la date du début de la culture Vinča-Turdaş après le commencement du III^e millénaire av.n.è. Les relations des tablettes de Tărtăria avec l'écriture de la période Djemdet Naşr ont été acceptées par A. Falkenstein — l'un des meilleurs spécialistes des problèmes de l'écriture sumérienne — et la date proposée par Vlăssă trouvait elle-même, immédiatement, l'appui du Pr. Vl. Milojević, qui voyait dans ces tablettes une confirmation de sa chronologie «courte» de la «Steinkupferzeit» de l'Europe centrale et sud-est européenne. Cependant cette date fut jugée inadmissible par les chercheurs qui considéraient que la chronologie relative des cultures néolithiques et énéolithiques du Sud-Est de l'Europe imposait une datation différente pour la culture de Vinča, même si l'on ne tenait pas compte des dates C14 pour cette culture.

Ce problème des «signes» incisés sur beaucoup d'objets de Turdaş et d'autres sites de la culture Vinča-Turdaş — et aussi le problème des tablettes de Tărtăria — ont fait l'objet d'une étude ample et détaillée d'un chercheur chinois — M. M. Winn —, qui leur a consacré un très intéressant livre de plus de 400 pages, publié en 1981 au Canada¹ et que nous jugeons utile de discuter un peu plus en détail.

Le titre du livre indique par lui-même l'interprétation que notre collègue chinois donne à ces signes, qui constitueraient un «système de signes» et, par conséquent, selon lui, une «pré-écriture de la culture de Vinča». Mais, avant de discuter ses principales hypothèses et conclusions, il faut bien rappeler, le plus sommairement possible, le contenu des neuf chapitres du livre.

Dans le premier chapitre, l'auteur donne un aperçu sommaire des interprétations formulées avant lui de ces signes (y compris les opinions avancées sur les tablettes de Tărtăria) et aussi des hypothèses à propos des relations de ces dernières et de la culture Vinča-Turdaş² avec la Mésopotamie et, en général, des influences «décisives» qui auraient été exercées (ou non) par la Mésopotamie sur le développement du néolithique sud-est européen. Après avoir précisé qu'on

¹ M. M. Winn, *Pre-Writing in Southeastern Europe: the Sign System of the Vinča Culture ca. 4000 B.C.*, Western Publishers, Calgary, Alberta, 1981.

² L'auteur écrit toujours *Tordos* au lieu de *Turdaş*, en suivant l'exemple des collègues Yougoslaves qui l'ont aidé

à étudier tous les matériaux, même inédits, et qui — nous n'avons jamais compris pourquoi — écrivent toujours *Tordos*. Est-ce qu'ils seraient contents si nous écrivions toujours *Bačka* au lieu de *Vojvodina* et les noms hongrois des localités, au lieu des noms actuels?

peut facilement distinguer ces « signes incisés » du décor proprement dit, l'auteur établit (Chap. II) un *Corpus* de ces signes (en tout 210), qu'il divise en quatre groupes (ou catégories) : 1) signes rencontrés dans une seule station (et en moins de cinq cas) ; 2) signes rencontrés dans une seule station (mais au moins cinq fois) ; 3) signes trouvés dans deux ou plusieurs stations (moins de cinq cas) et 4) signes trouvés dans deux ou plusieurs stations (au moins cinq fois). Le chapitre suivant (le III^e) met en évidence le contraste entre le « symbolisme décoratif » et les signes isolés, tandis que le V^e chapitre est consacré à l'analyse des signes isolés et le VI^e aux « groupes de signes ». Le titre du VII^e chapitre — « Tărtăria-Turdaş-Mésopotamie » — indique lui-même l'essence de son contenu. Enfin, l'avant dernier chapitre (VIII^e) est consacré aux relations chronologiques et même aux « relations des signes » avec les cultures voisines, à propos desquelles l'auteur passe en revue aussi la plaque-tablette de terre cuite de Gradeshnitsa et le « sceau » de terre cuite de Karanovo (tous les deux de Bulgarie) et aussi les soi-disant « tablettes avec signes sans signification » de Tangiru (culture de Gumelnița), une fusaïole « d'une localité de l'extrémité méridionale », de l'aire de diffusion de la culture de Gumelnița » (sans indication du nom de cette localité !) et trois fusaïoles de Čoka, « station liée à l'ancienne Vinča, mais qui finit par être liée d'une manière prédominante à la culture de Tisa ». Dans ce même chapitre on étudie les signes symboliques incisés sur les figurines, sur les sceaux (*seals*) de terre cuite (que nous appelons toujours *paintaderas*), quelques-unes appartenant à la culture Körös (= Criș) ou, selon d'autres auteurs, à la culture de la Tisa, ainsi que quelques poids de terre cuite avec des signes auxquels l'auteur attribue une signification précise (« symboles et pictogrammes »). Le chapitre final (IX^e) présente les « Conclusions : Nature et rôle du système sémiotique ». Nous avons jugé indiqué de résumer — peut-être un peu trop en détail — le contenu de ce livre, pour pouvoir nous arrêter, toutefois, seulement sur quelques-uns des problèmes étudiés par l'auteur, qui nous semblent d'un intérêt majeur.

Bien qu'on ne doive pas sousestimer l'importance des tablettes de Tărtăria — dit l'auteur — on n'a pas remarqué, comme il conviendrait, que beaucoup des signes gravés sur ces tablettes se retrouvent aussi sur la poterie de la culture de Vinča. Il réfute — à juste titre, selon nous — les relations qu'on a tenté d'établir entre ces signes et ceux de Troie et de la Crète (H. Schmidt, A. Evans, Horedt, Childe), du moment que la culture de Vinča précède Troie de mille ans. Pour la même raison il n'accepte pas les conclusions de Vlassa et de Falkenstein (relations entre Turdaş et la Mésopotamie) et, bien entendu, d'autant moins les opinions de I. Todorović et de Vl. Georgiev : le premier étant d'avis que la tablette de Gradeshnitsa serait la preuve d'une écriture européenne antérieure à celle sumérienne et même qu'il y aurait eu une poussée du Sud-Est de l'Europe vers la Crète, tandis que Vl. Georgiev considèrerait que la plaque de Gradeshnitsa et le sceau de Karanovo, datant tous les deux d'une étape ancienne du chalcolithique, indiqueraient un commencement d'écriture et aussi que certaines ressemblances entre celles-ci et le linéaire A de Crète seraient dues aux influences sud-est européennes. Après avoir passé en revue toutes les interprétations antérieures sur les signes incisés de la culture Vinča-Turdaş, l'auteur établit le *Corpus* des signes (dans lequel sont inclus aussi certains signes encore inédits) rencontrés sur la poterie (et précisément sur les différentes zones de la surface extérieure des vases), sur les figurines et sur d'autres objets (210 « types de signes » en tout), dans presque 50 sites de l'aire de la culture de Vinča. Son *Corpus* commence par Vinča et par Turdaş, les autres sites étant insérés en ordre alphabétique. L'auteur considère que les signes ne sont pas en relation directe avec le décor proprement dit, « étant rarement influencés par les prototypes des motifs décoratifs ». Enfin, il y a des signes isolés et des « groupes de signes », ceux identifiés à Turdaş (plus de 100 signes) formant le point de départ de l'étude. Cependant, contrairement à son affirmation que la station de Turdaş date de la plus ancienne phase de la culture de Vinča-Turdaş (au moins de la phase B1, dit-il), cette phase n'est pas la plus ancienne de la culture de Vinča, mais seulement la deuxième. Dans la zone méridionale de l'aire de diffusion de la culture, les signes se rencontrent assez rarement, ceux qu'il appelle « signes symboliques » étant plus fréquents, ce qui prouverait qu'ils ont été introduits depuis la zone septentrionale un peu plus tard et spécialement en relation avec « le symbolisme religieux, sur les figurines et les objets destinés au culte ».

Les 210 types de signes sont répartis en cinq catégories, non seulement selon le nombre des sites, mais aussi selon les objets sur lesquels ils ont été gravés. La distinction entre les « ornements symboliques » (le méandre et la spirale) et les signes du corpus a été faite sur le critère de leur intégration dans le décor ou leur « indépendance » à l'égard de celui-ci : le méandre et la spirale isolés sont des signes, tandis que — par leur intégration dans le décor plus complexe — ils ne sont plus des « signes », distinction qui nous semble arbitraire, parce que « les symboles » représentés par ces deux motifs ne pourraient avoir des significations différentes s'ils sont isolés de ceux qu'ils auraient s'ils étaient combinés au reste du décor. D'autre part, on nous dit que

d'autres signes aussi — bien qu'ils aient été utilisés comme motifs décoratifs — ont eu aussi une signification religieuse : par exemple le signe M, interprété par M. Vassić et par V. Popović comme la représentation d'un temple, Popović croyant même que c'était le symbole d'un dieu ouranien, confondu dans l'Egée avec les cornes de consécration et lié au labyrinthe, tandis que, selon Marija Gimbutas, il exprime des concepts religieux ! Qu'on nous pardonne si, du moment que toutes ces interprétations n'ont aucune base réelle, nous ne pouvons les attribuer qu'à la fantaisie, de même que l'importance accordée par l'auteur au chevron (signe en forme de V, simple ou multiple).

Deux cents parmi les 210 signes du « corpus » sont des « signes de base », les dix autres étant des « types additionnels de signes, méandres-symboles ». Toutes les séries de signes, rangées par l'auteur dans 18 catégories appelées « fondamentales », formée chacune au minimum par un signe, et au maximum par 75 signes, sont réalisées à l'aide de cinq « signes de base » : la ligne droite, horizontale ou verticale, deux lignes qui s'entrecroisent en + ou en ×, un angle, un point et une ligne courbe (= arc de cercle), chaque signe se rencontrant soit simple, soit répété ou « altéré ».

Un nombre assez grand de signes (68) se retrouvent sur toutes les zones principales de la surface extérieure des vases (ouverture, corps, zone voisine de la base, zone voisine de la base et la base et, enfin, la base seule). D'autres signes ont été gravés seulement sur la partie supérieure du vase et sur la base ou sur la partie supérieure et la zone voisine de la base, ou bien sur la base et la zone voisine ; d'autres signes se rencontrent seulement sur la partie supérieure du vase, d'autres sur la zone voisine de la base ou sur la base et, enfin, d'autres seulement sur les figurines et divers objets, mais jamais sur la poterie.

Selon l'auteur, beaucoup de ces signes, surtout ceux de Turdaş, peuvent être considérés des pictogrammes, bien que, dans de nombreux cas, on ne puisse établir leur « origine première ». D'autre part, la stylisation « des objets inanimés et animés » pourrait représenter « le processus de certaines notions spécifiques de valeur magique » ; il ne serait pas exclu que les pictogrammes, rencontrés très rarement, soient des « marques de potier », mais il est impossible que tous aient eu cette signification. En ce qui concerne les 20 signes rencontrés sur les figurines, les sceaux et les objets non usuels, ils seraient « très spécifiques et semblent être des représentations bien délimitées, indiquant peut-être une identification ou un concept ». L'auteur affirme même que certains signes — uniques — incisés sur les figurines, pourraient être considérés « des représentations de divinités bien précisées et des innovations », car « les signes gravés sur les figurines seulement semblent caractéristiques justement pour celles-ci et pour les objets religieux, de cérémonie ». Les vrais pictogrammes se rencontrent seulement sur la poterie, tandis que les méandres isolés seulement sur les figurines et sur les objets de culte, les plaques, etc. Chaque site peut avoir « des signes représentatifs », qui ne se retrouvent pas ailleurs, ce qui plaide, selon nous, contre l'interprétation des signes comme « un système de pré-écriture ». Car, du moment que « le régionalisme était un facteur important lors de l'utilisation des signes et dans l'invention d'autres signes » — les uns étant utilisés pendant toute l'évolution de la culture de Vinča et dans plusieurs stations, tandis que, à leur place, apparaissent des signes sur des figurines et la poterie employés seulement dans certains sites — on ne peut plus parler d'un « système » unitaire ; un tel système aurait dû avoir la même signification partout. L'auteur affirme, d'ailleurs, encore une fois, que les signes de Turdaş — site qui serait « la plus orientale et la plus ancienne station, car elle date de la phase Vinča-Turdaş A-B », ce qui ne correspond pas à la réalité : comme nous l'avons déjà dit plus haut, le site de Turdaş date de l'étape B1, et le fait même que, à Vinča, les signes ne se rencontrent — selon l'auteur lui-même — qu'à partir de moins de 6 m de profondeur, indique que les signes n'apparaissent pas dès le commencement de cette culture.

Après avoir montré que « le plus grand groupe » (12 signes) a été rencontré à Turdaş (certains de ces signes pouvant être des « notations numériques »), l'auteur croit que le fait que deux signes identiques se retrouvent sur le même objet, soit ensemble, soit séparés — par exemple sur l'une des tablettes de Tărtăria — ne serait pas significatif, « car c'était l'idée qui intéressait et non pas l'ordre dans lequel elles étaient placées, du moment que leur concept était compris » (p. 148—149), point de vue qui ne nous semble pas convaincant. S'il s'agissait vraiment d'une « pré-écriture », la place d'un signe et, par conséquent, de l'idée, devrait être précise et non quelconque. D'autre part, bien qu'il convienne qu'il y aurait certaines « correspondances » entre les dessins des tablettes de Tărtăria et les cylindres mésopotamiens (p. 190—191), seules quelques-unes de ces correspondances établies par lui semblent évidentes, d'autres étant assez relatives et une autre partie illusoire. La disposition des signes sur la tablette discoïdale de Tărtăria aurait certaines analogies avec la tablette de Karanovo, mais il n'y a pas d'analogies avec les méthodes d'écritures sumériennes, les tablettes discoïdales étant en très petit nombre en Mésopotamie. Parmi les hypothèses formulées à propos des tablettes de Tărtăria, nous devons mentionner l'opinion du collègue Makkay, qui avait écrit que les tablettes de Tărtăria avaient été imitées par « quelqu'un

qui avait déjà vu des tablettes à un Summérien, soit dans le Proche Orient, soit en Transylvanie — opinion que l'auteur rejette avec raison ; il répète cependant son affirmation que certains signes gravés sur ces tablettes se retrouvent aussi sur d'autres objets de la culture de Vinča, et combat aussi la possibilité d'établir toute relation entre la « pré-écriture » de Tărtăria et de la culture de Vinča elle-même, d'une part, et la Mésopotamie, d'autre part ; d'autant plus que certains de ces signes ont été retrouvés aussi sur des objets appartenant à la culture de Criș.

En ce qui concerne les correspondances avec les « tablettes Blau », qui avaient constitué un sérieux point d'appui de Vlassa pour ses conclusions, l'auteur (qui a examiné personnellement la fusaïole de la collection Torma, publiée par Vlassa) écrit qu'en réalité il y a très peu de correspondances entre les signes gravés sur ces objets. Il mentionne d'ailleurs, que « Vlassa n'avait sélectionné que les quelques signes qui paraissaient correspondre à sa thèse, en laissant de côté ceux qui étaient différents, tandis que quelques-uns n'ont pas été dessinés correctement » (p. 201). La seule « relation directe » entre Turdaș et la Mésopotamie pourrait être constituée par le signe n° 110 du *corpus* établi par l'auteur, mais il affirme avec raison qu'on ne peut pas parler de l'origine summérienne des signes gravés sur les objets de la culture de Vinča sur la base d'un seul tesson : Sa conclusion sur ce problème mérite d'être citée textuellement : « La curieuse histoire de la fusaïole / de Turdaș/ et celle des tablettes Blau donnent lieu à une trop grande incertitude pour qu'elles soient utilisées dans les études scientifiques » et, par conséquent, ajoute-t-il, « laissons-les de côté jusqu'on pourra apporter, par d'autres découvertes, plus de lumière sur ces objets » (p. 204).

Dans le VIII^e chapitre, l'auteur affirme son scepticisme à l'égard de la supposée « première phase de l'écriture » représentée — selon Vi. Georgiev — par les tablettes de Tărtăria et les plaques de Gradeshnitsa et de Karaŋovo, étant d'avis qu'il faudra découvrir beaucoup d'autres pièces similaires pour accepter une telle conclusion. En même temps, il rejette l'opinion de quelques collègues (en premier lieu celle de Makkay) « qui expliquent toute manifestation culturelle de l'Europe comme une série d'importations culturelles orientales, répétées tout le long de l'évolution de la culture de Vinča ». Les soi-disant tablettes de Tangiriu n'ont rien de commun avec de supposés modèles summériens et, d'ailleurs, elles sont plus anciennes.

Parmi les hypothèses formulées à propos des « inscriptions néolithiques », l'auteur rappelle aussi les « exemples d'écriture néolithique » de Costești et de Bunești (comparés, il y a plus de 50 ans, par O. Tafrali, aux « inscriptions » de Glazol !), qu'il décrit comme « inscriptions à chronologie douteuse ». Il est dommage qu'il n'ait pas eu à sa disposition notre article de 1931, où nous avons montré que le tesson de Costești n'est autre chose qu'un fragment de vase « délien » de l'époque Latène, tandis que les lettres gravées sur la pièce de Bunești sont des runes gothiques incisées, probablement, beaucoup de siècles après la confection de la pièce.

Dans le dernier chapitre (IX^e), l'auteur affirme que « l'analyse des signes de Vinča mène à la conclusion qu'ils étaient standardisés » et « conventionnalisés » et qu'ils représentent « un corpus de signes connu et utilisé sur une vaste aire le long de plusieurs siècles », conclusion contredite (nous l'avons déjà remarqué plus haut) par le fait que beaucoup de ces signes ont été trouvés en assez petit nombre et seulement dans quelques sites. Il reconnaît, cependant, que ce « système d'écriture » ne représente pas « une vraie écriture », du moment que « la répétition des signes est rare ». Même si quelques-uns des signés semblent dériver des pictogrammes, ce « système » n'est pas « fondamentalement pictographique », car la seule schématisation évidente d'un pictogramme est constituée par la « représentation des animaux dans la plus ancienne phase Turdaș ». Ces signes ne sont pas « des marques symboliques » et « l'utilisation délibérée du même signe dans différentes stations en fonction de l'objet et du rôle de celui-ci ... à travers l'espace et le temps prouve sa signification précise dans le *world view* de la société ». Les motifs décoratifs seraient des symboles (mais, selon nous, c'est seulement au début que les motifs étaient des symboles, leur signification première étant oubliée assez tôt). Ce « système » pourrait être considéré « en partie logographique », mais les signes sur les vases auraient souvent pu être des « marques de potier » ou de leurs propriétaires, ayant d'autres fois « un côté magique ». Au fait, « le système de signes de Vinča est un système sémiotique, formé d'éléments variés, de complexité différente ». Mais — si c'était comme ça — on ne comprend pas, selon nous, pourquoi quelques-unes des conventions du système auraient pu être très bien fixées, tandis que d'autres pourraient être seulement partiellement « fixées », car — si l'unité disparaît — il n'y a pas un vrai « système ».

Cependant, l'auteur a raison d'écrire que « aucun des objets portant des signes n'apporte pas la preuve évidente d'un rôle économique quelconque », bien qu'il précède cette juste conclusion en affirmant de nouveau « la position stratégique de Turdaș près des mines d'or et de cuivre, et celle de Vinča sur le Danube », affirmation qui, pour Turdaș, est tout à fait dénuée de fondement : il n'y a aucune preuve que les mines de Transylvanie aient été exploitées dès cette époque. D'autre part, à ce que nous savons, l'or n'était pas utilisé (du moins pendant cette phase)

par les porteurs de la culture Vinča-Turdaş et le cuivre n'a été intensément exploité qu'à partir de la phase Vinča-Pločnik, c'est-à-dire après l'abandon du site de Turdaş. En même temps, il n'y a aucune raison pour accepter l'hypothèse de l'auteur (hypothèse qu'il considère bien fondée !) que « les symboles gravés sur les figurines . . . avant ou après le rituel des cérémonies magico-religieuses domestiques » avaient le but « d'exprimer un désir, une espérance, etc. », toutes ces incisions sur les figurines étant exécutées *avant* leur cuisson dans le four, pendant que l'argile n'était pas encore durcie, donc bien avant ces « cérémonies ». Il est impossible de résumer ici les significations qu'il confère à ces signes, mais il est évident pour nous que ses tentatives de déchiffrer le « sens profond » des divers signes gravés sur les objets de culte sont tout à fait subjectives et, comme telles, point du tout convaincantes. Et nous ne pouvons pas admettre non plus que les mêmes signes aient eu des significations différentes selon la catégorie des objets sur lesquels ils étaient gravés, car — de cette manière — toute l'unité du « système » devient une illusion et le « système » lui-même un vrai rébus, indiquant en même temps une société beaucoup trop sophistiquée pour l'époque ! S'il est vrai que certains auteurs admettent l'existence des symboles dès l'époque paléolithique, il n'y a aucune raison d'être surpris — comme c'est le cas de l'auteur — qu'on ne puisse établir des « antécédents évidents, pré-néolithiques, pour les signes de la culture de Vinča », du moment que celle-ci a été la création des tribus arrivées dans son aire de diffusion seulement à la fin du néolithique ancien et n'étaient, en aucun cas, les descendantes des populations épipaléolithiques de la région et même pas des tribus de la culture de Starčevo (comme l'a affirmé l'auteur dans un autre chapitre). On ne peut en aucun cas, non plus, parler d'un développement sophistiqué de la technologie, représenté par la métallurgie que, tout au plus, depuis la phase Vinča-Pločnik, pendant laquelle les mines de cuivre de la Serbie ont été exploitées. Il est, d'autre part, bien possible, ainsi que dans toute société « primitive », qu'il y ait eu aussi de « chamans » dans les sites de la culture de Vinča, mais parler de « prêtres », c'est trop ! Et, d'ailleurs, il n'y a aucune preuve que ces « chamans » aient eu un « statut social » bien précisé. Enfin, si le développement technico-économique de l'aire Vinča-Turdaş avait été « accompagné de l'élaboration d'un rituel nécessitant l'utilisation des signes », cette utilisation aurait été généralisée dans toutes les cultures contemporaines (et, d'autant plus, dans les plus récentes) du Sud-Est européen, arrivées au même degré de développement socio-économique. L'affirmation que « l'apparition des signes a été subite » n'est pas faite pour confirmer sa thèse, car l'évolution même de la société, dont le résultat aurait été l'utilisation des signes, avait été lente et progressive. De même, il n'y a aucune preuve que les signes seraient apparus d'abord sur la poterie et seulement après sur les fusaïoles, du moment que, à Turdaş (site qui, d'après l'auteur, avait été un vrai foyer primordial de ces signes) ils apparaissent en même temps. En ce qui concerne l'affirmation que le « système » se serait précisé parallèlement à « l'élaboration d'un système religieux », elle est simplement une hypothèse comme beaucoup d'autres. La tendance de compliquer — sans aucune preuve à l'appui — les pratiques magiques et les croyances des populations néolithiques (tendance partagée par beaucoup d'autres chercheurs) ne contribue aucunement, selon nous, à une connaissance réelle de la vie spirituelle des populations de cette époque, qu'on devrait reconstituer seulement à partir d'éléments fournis par les découvertes archéologiques. Notre devoir d'interpréter ces découvertes ne signifie pas faire usage de fantaisie !

Nous sommes, toutefois, d'accord avec l'auteur concernant sa conclusion que « le système d'écriture » (sic !) « n'a jamais atteint le stade d'une vraie écriture, parce qu'il n'y avait pas besoin de celle-ci ». Si certains signes de Vinča correspondent à d'autres de la Mésopotamie, ceci ne prouve pas qu'ils aient été inspirés ou copiés sur les signes de la Mésopotamie, car (cette fois l'auteur a de nouveau raison) les mêmes signes-symboles se rencontrent dans beaucoup de régions éloignées. Enfin, s'il conteste, à juste titre, l'hypothèse de Makkay à propos de la présence des « prospecteurs summériens » pour les métaux de la Transylvanie, il n'y a aucune justification de parler de « prospecteurs » de ces mines venus de l'aire de la culture de Boian, celle-ci étant (on le sait très bien) très pauvre en objets de métal. D'autre part, il est certain que la métallurgie de la culture de Gumelnița ne s'est pas développée (pendant la phase A2, donc beaucoup de temps après la disparition des cultures de Boian et de Turdaş) à partir de l'exploitation des mines de cuivre de la Transylvanie, mais des mines de la zone orientale des Balkans, exploitées depuis la période énéolithique (donc après la disparition du site de Turdaş), tandis qu'on ne connaît pas l'origine de l'or utilisé pour les nombreux objets de la nécropole de Varna et des autres sites de la même phase, car — à ce que nous sachions — on n'a encore publié aucune analyse de cet or. C'est tout à fait étonnant qu'on puisse supposer que Turdaş ait été « un centre commercial », même si, indubitablement, cette station a été très importante : la notion même de « centre commercial » est un anachronisme pour cette période. D'autre part, si Turdaş avait été un tel centre, il n'est pas nécessaire de considérer la religion comme « la source principale de l'invention des signes » et non pas le « commerce » lui-même ! Enfin, la « disparition » des statu-

ettes après l'abandon de la station de Turdaş n'a pas été causée par l'invasion des tribus des steppes nord-pontiques, car les cultures énéolithiques de la Transylvanie et des autres régions du Sud-Est européen — postérieures à l'abandon de la station de Turdaş —, étaient presque toutes très « riches » en statuettes (par exemple les cultures de Gumelnița et de Cucuteni et aussi les phases récentes de la culture de Vinča elle-même). D'autre part, la station de Turdaş et la phase B1 de la culture de Vinča étaient depuis assez longtemps dépassées à l'arrivée des nomades des steppes !

Selon l'auteur, il aurait été « normal » que ces nouveaux venus utilisent « les signes des propriétaires » imposés par « la stratification sociale » (selon nous, d'ailleurs, celle-ci existait déjà pendant la période énéolithique — voir la nécropole de Varna !) — et aussi, que « l'abandon du système des signes » aurait été causé par le fait que ces nouvelles populations « n'étaient pas familiarisées avec l'utilisation des signes ». L'explication est, cependant, toute autre, c'est-à-dire justement la constatation, imposée par les découvertes, que ces signes étaient caractéristiques seulement pour la culture de Vinča, tandis que les autres cultures les utilisaient très rarement pendant le néolithique et tout au plus au début de l'énéolithique. L'auteur répète que les communautés de la culture de Vinča n'avaient pas besoin d'un système plus évolué de signes et, en même temps, les tribus des steppes avaient des conceptions et des croyances religieuses différentes — ce qui est vrai —, mais l'abandon des signes n'a rien à voir avec ces différences, pour la simple raison que ces tribus n'avaient jamais connu et utilisé des signes parcsils !

Dans l'appendice final (p. 258—261), l'auteur décrit une espèce de massue de pierre (dont la perforation n'a pas été terminée), gravée d'un nombre de signes, trouvée à Lepenski Vir, sans stratigraphie précise. Le « système » des signes employés semble à l'auteur trop évolué pour la culture de Starčevo et les signes font partie des types de la culture de Vinča (l'auteur affirme encore une fois que la culture de Vinča serait « un descendant direct de la culture de Starčevo »!). Parmi les signes gravés sur cette pièce il y en aurait aussi quelques-uns « qui constitueraient des ligatures », les espaces intermédiaires étant une tentative d'introduire « une pause », ou « le commencement (ou la fin) d'un message ». Ces suppositions, n'en déplaise pas à l'auteur, sont de trop pour un « système de pré-écriture » :

Pour terminer, nous croyons qu'on peut dire que le livre de M. M. Winn est utile par la minutieuse et systématique description de tous les « signes » incisés sur les objets de la culture Vinča-Turdaş et par le « corpus » complet de ces signes. De même, nous partageons ses opinions en ce qui concerne leur « indépendance » par rapport aux écritures de la Mésopotamie et des signes de Troie, mais toutes ses principales conclusions ne sont que de simples hypothèses, la plupart formulées sans connaître à fond — en dehors de « signes » — les cultures du néo-énéolithique sud-est européen et, par conséquent, nous ne croyons pas que nos collègues archéologues des pays voisins (sauf, bien entendu, ceux qui avaient déjà exprimé des points de vue similaires) pourraient les accepter.